



**Luméville-en-Ornois**

## **Les cultivateurs**

- 1-De 1930 à 1950
- 2-Les habitants
- 3-La vie à la maison
- 4-La vie au village
- 5-Les cultivateurs
- 6-Le conseil municipal
- 7-L'école
- 8-L'église
- 9-Gondrecourt-le-Château
- 10-Les distractions
- 11-Les personnages
- 12-Les entreprises

Merci de poster vos avis sur :  
[lumeville@orange.fr](mailto:lumeville@orange.fr)



## 51-Des chevaux aux tracteurs

Chaque ferme possédait un ou plusieurs chevaux. A la ferme Simon, il y en avait trois : le Gamin, la Sultane et la Mignonne. **Gérard se souvient** : le Grand-Père Raoul a essayé de garder ses chevaux le plus longtemps possible. C'était une fierté pour les enfants de revenir des champs sur un cheval ou d'aller le faire boire à l'abreuvoir.

Les chevaux ont bon appétit. A l'écurie des chevaux, dans un box proche des vaches, on leur donnait du foin et de l'avoine. Ils broutaient de l'herbe en été.

51-Des chevaux aux tracteurs  
 52-Michel gdd explique  
 53-Joël raconte  
 54-Le remembrement et la Cuma  
 55-Les vaches laitières  
 56-Michel gdd explique  
 57-Joël raconte  
 58-Le rôle des femmes  
 59-Le berger

511-Les chevaux  
 512-Le plan Marshall  
 513-l'arrivée des tracteurs  
 514-Les tâches des enfants

511-Les chevaux

Pour seller les chevaux et les ferrer, les cultivateurs s'adressaient à Henri Roger, le bourrelier et à Henri Lamotte, le maréchal-ferrant et charron. La ferme Simon disposait d'une forge qui était utilisée pour ferrer les chevaux.

## 5-Les cultivateurs



Chez Champonnois avaient une mule que Camille emmenait à l'abreuvoir. La mule se mettait alors sur le dos au milieu de la place et les voitures, peu nombreuses à cette époque, devait la contourner jusqu'à ce que la mule décide de bouger. C'était la preuve que l'expression « têtu comme une mule » n'exagère rien. On entendait depuis le haut de la rue de l'étang la grand-mère crier « Camille, fais attention à la mule ». Ses soeurs, âgées de moins de 10 ans, ont pris le relais quand Camille a du aider son père.

## 512-Le Plan Marshall

## 51-Des chevaux aux tracteurs



Le général  
Georges Marshall

Un passage intéressant d'un livre « Fribourg l'évêque Le village de mon enfance ». Bernadette Lorrain Distel évoque la venue d'un oncle d'Amérique en **1930** dans ce petit village de Moselle. Extrait :

« C'est l'agriculture qui retenait toute son attention (on parle de l'oncle) Il se sentait loin des gens de Fribourg du fait des 20 ans d'avance de l'agriculture qu'il pratiquait sur l'autre continent Il nous montrait la photo d'une moissonneuse batteuse et d'un poulailler éclairé jour et nuit pour augmenter la ponte Il concluait même en disant qu'il laissait plus de récolte dans les champs que nous n'en rentrions à la grange Le grand-père marmonnait : « Il ne faut pas envier leurs méthodes, c'est du gaspillage. Plût au ciel que ça ne vienne pas ici »

Et puis, il y a eu la guerre avec des prisonniers français travaillant dans des fermes en Allemagne, bien plus mécanisées. A Luméville, après guerre, il n'y avait que des chevaux



Tracteur Ferguson  
financé par le plan  
Marshall



L'aide américaine à  
l'Europe

### Le Plan Marshall (1947-1951 ) change la donne

Les USA versent à la France environ 2,8 milliards \$ soit environ 30 milliards d'euros actuels dont 85 % sous forme subvention non remboursable. Il s'agissait de reconstruire l'économie française, augmenter rapidement la production agricole, nourrir la population et soutenir l'industrialisation. On assiste alors à une mécanisation de l'agriculture (tracteurs, machines), à l'utilisation d'engrais chimiques et de semences améliorées entraînant une hausse des rendements. La traction animale est progressivement abandonnée entraînant le passage d'une agriculture de subsistance à une activité de production destinée à la vente. Ces mutations ont entraîné un exode rural accéléré avec une diminution du nombre de paysans. L'agrandissement des exploitations rendit nécessaire le remembrement.

PUISSANCE ADMINISTRATIVE  
des tracteurs de LUMÉVILLE

|                      |        |                 |
|----------------------|--------|-----------------|
| -VOISIN ANDRÉ        | 8 CV.  | allgaier        |
| -MANEAUX PAUL        | 12 CV. | ferguson        |
| -CHAMPONNOIS MAURICE | 11 CV. | vendeuvre       |
| -SIMON ANDRÉ         | 12 CV. | S.F.M.A.I.      |
| -CORNOT FERNAND      | 12 CV. | farmall         |
| -VOISIN JEAN MARIE   | 5 CV.  | Allis- Chalmers |
| " " "                | 7CV.   | renault         |

Document de la préfecture de la Meuse du 18 février 1957 Voisin André (Allgaier), Maneaux Paul (Ferguson), Champonnois Maurice (Vendeuvre), Simon André (SFMAI Vierzon), Cornot Fernand (Farmall), Voisin Jean-Marie (Allis-Chalmers et Renault)

### 513-L'arrivée des tracteurs



Allis-Chalmers (USA)  
le 1er tracteur à Luméville

### 51-Des chevaux aux tracteurs



Tracteur Ferguson arrivé à la gare de Luméville, il venait d'Angleterre



Allgaier (Allemagne) **Pierre se souvenait** du seul tracteur qui allait prendre son bain dans l'étang et faire des glissades quand il y avait 10 à 15 cm de glace. Acheté à la Foire de Paris par André Voisin avec Marcel Simonnet



Farmall ( International Harvester USA)



Vierzon (France) **Gérard se souvient** : il était très difficile à démarrer. A la ferme Simon, il arrivait qu'on ne l'arrête pas entre midi pour ne pas avoir à le redémarrer



Vendeuvre (France) **Pierre se souvenait** que René Hirschy avait emmené des cultivateurs visiter l'usine près de Troyes. Maurice Champenois était revenu par la route avec son tracteur.

## 514-Les tâches des enfants

**Simone, Monique C et Pierre se souviennent :** à l'automne ils allaient garder les vaches avec notre grand-mère Félicie souvent à Lavoir ou à l'Ognon Ils partaient pour la journée avec leur musette. Ils aimaient bien Félicie qui leur racontait toujours des histoires, en dessous de son grand parapluie bleu. Elle savait plein de choses sur les gens. Pour Ginette, Félicie était une maitresse femme.

**Jean-Marie se souvient :** avec une vue moins bucolique des vaches qui enflaient à cause d'une trop grande quantité de luzerne ou de trèfle. Il fallait alors avoir recours au trocard pour permettre d'évacuer le gaz.



**Monique se souvient :** du sarclage qui consistait à enlever les chardons dans les champs de blé avec un sarcloir : une lame tranchante au bout d'un grand manche ici, en compagnie de Pierre, Fernand et Léon Millot

**Gérard se souvient :**

- Aller garder les vaches au pré proche de la gare
  - Aller chercher les vaches en vélo à la Tirmée
  - Sarcler
  - Faire les portions avec Robert qui maniait avec force le passe partout. Jean-Marie et moi avions bien du mal à suivre.
  - Charger le bois sur des chariots plus tard sur des remorques et le décharger
  - Ramasser les betteraves
  - Arracher les pommes de terre.
  - Vidanger la fosse à purin
  - Charger le fumier puis l'étendre
  - Faire le mélange de betterave et menue paille
  - Mettre les gerbes en tas et aider à charger avec une fourche.
  - Réparer les clôtures avec un marteau, des crampillons et du fil de fer barbelé . Ça j'aimais bien.
  - Aller faire boire les chevaux à l'abreuvoir
- On allait aider les enfants Simon pour pouvoir jouer le plus vite possible.

« Les travaux confiés aux enfants étaient différents selon les familles : taille..., commis de culture ou pas, répartition égalitaire ou injuste dans la fratrie, besoin de bras dans certaines circonstances (service militaire, maladie) »

## 51-Des chevaux aux tracteurs

**Je me souviens** des jeux olympiques organisés par Christian, dont c'était la lubie. On ne pouvait pas aller chercher les vaches sans être chronométrés sur un 100 m ou un 1000 mètres avec ensuite des épreuves de lancer de poids, de javelot, de disques, de saut en longueur, en hauteur...Une véritable galère pour moi.



## Le fauchage

Il y avait les prairies naturelles mais on ensemait aussi de la luzerne et du trèfle incarnat pour en faire du fourrage. Certains cultivaient du sainfoin, le « saint vénéré des chevaux » disait-on...



Lucien Maneaux



La faucheuse

## 52-Michel gdd explique

Michel Grandidier a été chef du service dermatologie au CHR de Metz-Thionville. Il a passé toute sa jeunesse dans une ferme en Moselle. Il explique très bien.

## La fenaison

On retournait les foin avec une faneuse tirée par un cheval. On les ramassait avec une « rateuse » comme celle-ci tractée également par un cheval. Les faneuses et bateleuses étaient souvent confiées aux enfants.

## A la ferme Simon

Chaque ferme possédait un ou plusieurs chevaux. A la ferme Simon, il y en avait trois : le Gamin, la Sultane et la s possible. C'était une fierté pour les enfants de revenir des champs sur un cheval ou d'aller le faire boire à l'abreuvoir.

## 5-Les cultivateurs

## Le séchage



La faneuse

## Le ramassage



La rateuse

## La fenaison

Le relèvement du râteau était obtenu en pressant sur une pédale ce qui était fait par la personne assise sur le siège ; Quand on est passé à au tracteur, le système a été modifié pour pouvoir obtenir le relevage en tirant une corde depuis le tracteur.



## 52-Michel gdd explique

### Le stockage



Le plaisir des enfants, à l'époque, était de faire des tunnels dans le tas de foin. Au mépris du danger....



Turbo à foin

Très rapidement se sont développés des engins mus par la « prise de force » des tracteurs. Les andains réalisés avec ces râteaux-faneurs ont permis de passer du chargement du foin en vrac à la presse basse densité qui faisait des bottes pas très comprimées où le foin était plié et non pas coupé comme avec les botteleuses moyenne ou haute densité d'aujourd'hui. Cette botteleuse était tractée par un tracteur. Le foin, rentré en vrac, était déchargé dans un souffleur (ou turbot) qui envoyait le foin sur le grenier.

Les andains réalisés avec ces râteaux-faneurs ont permis de passer du chargement du foin en vrac à la presse basse densité qui faisait de bottes pas très comprimées où le foin était plié et non pas coupé, mais plié. Les bottes avaient donc une forme moins régulière et s'empilaient moins facilement. Les bêtes préféraient le foin non coupé. Cette botteleuse était tractée par un tracteur. Si celui-ci n'était pas assez puissant on pouvait avoir un moteur auxiliaire sur la presse.



Presse basse densité.



Presse moyenne densité C'est bien plus tard que sont arrivées les round baller, puis les presses haute densité qui font d'énormes bottes rectangulaires

## 1-LE LABOUR

C'est à cette époque me semble-t-il que l'on est passé de la charrue à un soc type Rodalbe tractée par des chevaux (4 dans nos terres lourdes) à la charrue tractée par un tracteur (charrue un soc simple ou réversible : charrue brabant), pour les petits tracteurs et 2 ou davantage pour les tracteurs plus puissant. Les premières charrues pour tracteur étaient tractées et on pouvait les relever avec une corde pour les déplacer sur la route. Très vite les tracteurs avec relevage hydraulique ont permis l'utilisation de charrues dites portées.



Les céréales cultivées étaient le blé, l'orge et l'avoine.

## 52-Michel gdd explique

### Les céréales

## 2-LE HERSAGE

C'est sans doute à cette époque que la traction des herses traditionnelles est passée des chevaux aux tracteurs



## 5-Les cultivateurs

## 3-L'ENSEMENCEMENT

Même évolution dans la traction du semoir



## 4-LE ROULAGE

Très vite après le semis on passait le rouleau. C'est un des premiers outils à être tracté par un tracteur qui n'avait pas besoin d'être puissant



## 52-Michel gdd explique



## 5-La moisson

Les gerbes étaient dressées en bouquets de gerbes (appelées meulettes chez nous) Leur véritable nom est MOYETTE. Le nombre de gerbes variait suivant la céréale : 4 pour l'avoine, 9 pour le blé... Ce travail réquisitionnait pas mal de monde et les enfants y participaient.

On les laissait sécher ainsi au champ pendant quelques semaines. Le lundi, traditionnellement on allait « relever les gerbes », c'est-à-dire, redresser celles qui étaient renversées par le vent. Les années très pluvieuses, il arrivait que le grain germe sur ces gerbes !

Pour les rentrer, on les chargeait sur des voitures à roues de bois cerclées de fer puis de remorques à pneus. Et elles étaient entassées dans les granges en attendant le battage en hiver. Les tas de gerbes étaient parfois si hauts qu'il fallait faire des étages intermédiaires où un homme les hissait plus haut jusqu'au suivant. On appelait ces étages, chez nous, des gerbières.

Quand la récolte était abondante et que la place manquait dans la grange on faisait des meules à l'extérieur.

## 5-Les cultivateurs



## Le battage

Il avait lieu en hiver et réquisitionnait un certain nombre de personnes : 2 ou 3 sur le tas pour descendre les gerbes en utilisant les gerbières. Un engrenier introduisait les épis après avoir coupé la ficelle de la gerbe.

1 ou 2 personnes évacuaient les sacs de jute d'une centaine de kilos où était recueilli le grain. Et le portaient sur le grenier.

Derrière la machine sortait la paille (tiges) qui était bottelée et évacuée et sur le côté la « petite paille », issue de l'enveloppe des grains qui était récupérée à la fin de l'opération.

1 fallait de 8 à 10 personnes pour ce travail qui dégagait une poussière impressionnante et très prurigineuse s'il s'agissait d'orge...

Le battage des meules, en plein air, était moins désagréable.



1ère Moissonneuse-batteuse  
Wintenberger de la ferme  
Simon fin des années 50



Moissonneuse batteuse tractée

Moissonneuse-batteuse tractée

## 52-Michel gdd

## 5-Les cultivateurs

### Les moissonneuses-batteuses

Les premières moissonneuses-batteuses sont apparues à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle mais n'ont été utilisées dans nos régions que dans les années 50.

Les premières étaient tractées et avaient donc une barre de coupe latérale. Au début on fauchait à la main le tour du champ pour faire la place au tracteur puis très vite on se contentait après le premier tour de faire un tour à l'envers pour faucher ce qui avait été écrasé au premier passage. Il y avait un peu de perte mais que de temps gagné !

La largeur de la barre de coupe dépassait rarement 2m.

Très rapidement on est passé aux MB automotrices donc la largeur de coupe est désormais impressionnante, plus de 9 m.

#### Les marques

Claas

Massey-Harris

Massey-Ferguson

John Deere

International-Harvester



Moissonneuse-batteuse  
automotrice Braud

J'ai connu **le cheval de trait** du grand-père Raoul ; il avait son coin réservé à l'écurie. Je me revois perché sur la selle en cuir à 2 mètres de haut. Le Raoul tenait la bride en s'assurant que, piqué par je ne sais quelle mouche, il n'allait pas se mettre à galoper. Je devais être pas peu fier. Concurrence du tracteur oblige, il avait été mis à la retraite pour bons et loyaux services. On ne le sortait que pour les travaux à l'ancienne, c'est-à-dire tracter des attelages adaptés. Le tombereau par exemple avec ses 2 grandes roues en bois cerclées de fer qui faisaient un barouf sur le macadam de la route. A la fin, on utilisait ce tombereau uniquement pour emmener les ordures à la carrière de la Trémont, un immense trou à combler, sans souci du tri sélectif.

J'ai connu **la batteuse** qui me paraissait hyper sophistiquée. Comment avait-on pu imaginer une machine aussi intelligente ? On lui jette des épis dans la gueule, elle bat elle bat et recrache séparément le grain dans les sacs, la paille en tas et la nue-paille en nuages, les trois séparés. Cette machine dégageait une poussière du diable. Pas bon pour les poumons. Ceux qui s'y collaient se protégeaient la bouche avec un mouchoir, tels des bandits de grand chemin. Les mâles les plus costauds montaient les sacs à l'étage, certains pesant pas loin d'un quintal. C'était notre challenge d'adolescent. Prudents, nous commençons par les sacs d'avoine. Je ne me rappelle plus comment étaient coupés les épis dans les champs. Pas à la faux, tout de même !?

J'ai connu **la houe** qui aéra la terre, la débarrassant des mauvaises herbes. J'ai connu **la charrue** à socle unique qui creusait des sillons jamais rectilignes. J'ai connu **le râteau-faneur** et ses grandes roues dentées en oblique, qui formait derrière son passage des andains de foin bien alignés. Je lui trouvais une certaine élégance, à ce bon vieux râteau-faneur. Tellement simple qu'il en était ingénieux. Au premier coup d'œil, on savait comment ça marchait.

J'ai connu **la tonne à eau** qui épandait le purin dans les champs. Une fosse à purin dans la cour recueillait jour après jour, l'urine bovine s'écoulant des rigoles. Une trappe en béton la rendait hermétique, hors de danger pour les enfants. Pourtant, un jour, catastrophe, un enfant est tombé dedans. Peut-être suis-je en plein délire ? J'en profite pour lancer un appel à témoin.

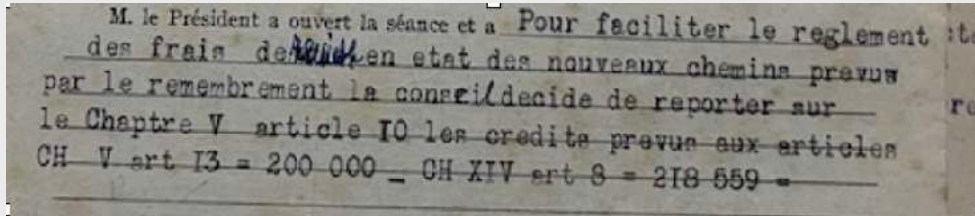
J'ai connu **le Vierzon**, un tracteur baraqué vert bouteille qui crachait une fumée noire de haut-fourneau. Il était possible de s'asseoir sur les garde-boues, place convoitée des enfants. J'ai connu **les remorques à échelles et ridelles**, qu'on attachait parfois l'une à l'autre comme des wagons. Un moyen d'économiser les trajets. Un jour, en voulant les relier, je me suis retrouvé pris en sandwich entre 2 remorques. Quand, 40 ans plus tard, un kiné m'a demandé « Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver pour avoir un dos pareil ? », j'y ai tout de suite repensé.

**J'ai connu tout ça.** C'est dire si je suis vieux. Ou bien que le progrès technologique a été plus fulgurant que je ne l'aurais pensé.

## 54-Le remembrement et la Cuma

## 5-Les cultivateurs

### Le remembrement

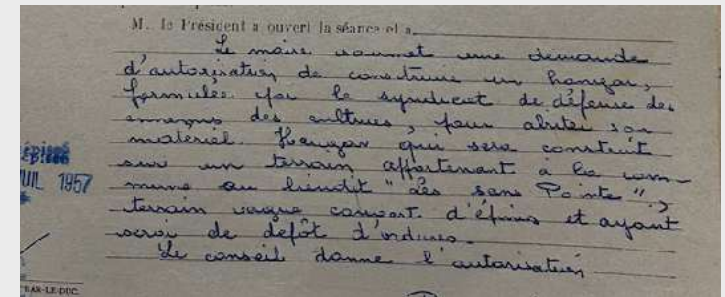


M. le Président a ouvert la séance et a Pour faciliter le règlement des frais de ~~travaux~~ en état des nouveaux chemins prévus par le remembrement le conseil décide de reporter sur le Chapitre V article 10 les crédits prévus aux articles CH V art 13 = 200 000 - CH XIV art 8 = 218 559 -

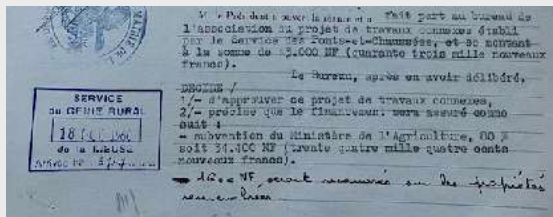
Conseil du 5 décembre 1955 : financement des nouveaux chemins prévus par le remembrement

Jusqu'en 1972-1973, il y a eu de nombreuses ventes à la criée par Maître Erard et l'agence Lamontagne au Café Soulette. André Voisin était le spécialiste des cul de ventes (petites parcelles dont personne ne voulait) il s'est ainsi constitué une exploitation intéressante.

### La Cuma



M. le Président a ouvert la séance et a  
Le maire a soumis une demande d'autorisation de construire un hangar, formules pour la suppression de défense des champs des cultures, pour abriter son matériel. Hangar qui sera construit sur un terrain appartenant à la commune au lieu dit "des sans Pointes" terrain vague composé d'épaves et ayant servi de dépôt d'ordures.  
Le conseil donne l'autorisation



Le Bureau, après en avoir délibéré,  
1/ - approuve ce projet de travaux communaux,  
2/ - précise que le financement sera assuré comme suit :  
- subvention du Ministère de l'Agriculture, 80 % soit 34.400 NF (quatre mille quatre cents nouveaux francs).  
- 16.000 NF seront assurés sur les dépenses communales.

SERVICE du DÉPÔT RURAL  
18/11/55  
M. le Maire  
M. le Secrétaire

Pour le remembrement : attribution de subventions : 80 % par le Ministère de l'Agriculture



En 1955, le Conseil donne l'autorisation au « syndicat de défense des ennemis des cultures ? » de construire un hangar pour abriter son matériel sur le terrain communal au lieu dit « les sans pointes »

Pierre se souvient : ce hangar construit par la CUMA : (Coopérative d'utilisation de matériel agricole) y a entreposé un semoir à engrais, un aspergeur, une étapeuse ... Ce hangar, situé à l'entrée du village en venant de Horville existe toujours.

551-L'alimentation  
552-La traite  
553-Le fumier  
554-La reproduction  
555-Michel gdd explique  
556-Joël raconte

## 55-Les vaches laitières

## 5-Les cultivateurs

551-L'alimentation

Michel gdd explique



**L'été**, les vaches étaient au parc dans la journée et la nuit en été. Il fallait les ramener à l'étable 2 fois par jour. Les rues étaient, pour cette raison, souillées de nombreuses bouses... Elles buvaient aux abreuvoirs municipaux lors de leur passage. La traite manuelle avait lieu matin et soir. Le lait était recueilli dans des bidons de 20 litres



**L'hiver** les vaches étaient maintenues à l'étable (appelée « écurie des vaches » chez nous). Ce qui imposait de les fourrager, de les pailler et d'évacuer le fumier quotidiennement. De plus on devait les faire sortir pour aller s'abreuver aux abreuvoirs du village car il n'y avait pas encore d'abreuvoirs automatiques. Elles étaient nourries au foin et avec un mélange de menue-paille et de betteraves coupées à l'aide du coupe-racine à raison de deux distributions par jour.



**Jean-Marie se souvient** : à Luméville, les vaches étaient enfermées dans des parcs avec des clôtures en barbelé, surtout à la Tirmé, pour la ferme Simon. Il se souvient des Lafrogne qui venaient en mobylette depuis Dainville mettre en place ces parcs avec des poteaux débités à l'usine Kennel de Chassey. Plus tard, on a installé des clôtures électriques ce qui était, quand même, beaucoup plus simple. Concernant l'alimentation, il y avait, bien sûr le mélange de menue-paille et de betterave, mais également de l'orge aplati ou du son.

## 551-L'alimentation

## 55-Les vaches laitières

Joël raconte

L'importance des betteraves

Michel gdd explique

### La reine des plantes fourragères, la betterave

Je ne sais pas pourquoi, j'éprouvais un intérêt passionnel pour la betterave. Je suivais son évolution, du trou en terre accueillant la pousse (ou la graine ?) jusqu'aux mandibules des bestiaux qui en étaient friands. La betterave était la sucrerie qui améliorait l'ordinaire. La vitamine A B C D E X Y qui allait booster leur croissance. Moi qui était maigrichon, ça m'aurait fait du bien.

Patiemment, je la regardais grossir dans le champ et prendre de la feuille. Afin de la débarrasser des mauvaises herbes, on la binait à la bêche. De peur de s'esquinter les reins et pour gagner du temps, les Simon embauchaient des équipes de bêcheurs professionnels qui faisaient le boulot en un rien de temps. Je me rappelle d'ouvriers polonais, venus du Nord ou du Pas de Calais, qui passaient leurs congés de mineur à bêcher.

Quand les fruits étaient mûrs à souhait, on les déterrait sans les casser, on coupait les feuilles et on jetait les racines en tas circulaires, qu'on recouvrait ensuite d'une couche de feuilles afin de les tenir au frais. Quelques jours plus tard, les bottes aux pieds, on les chargeait dans les remorques pour les décharger dans le local de stockage « Chez Gérard ». Il fallait réussir à tout caser. Quand le local à betteraves était plein à craquer, il n'en fallait pas plus pour être fiers de nous.

**Pierre se souvient :** des bêcheurs du Nord qui venaient « Bêcher les betteraves » au moins chez Simon et chez Paul Maneaux. C'étaient des mineurs qui venaient avec leur famille pour faire ce travail harassant avec le dos courbé toute la journée. Ils venaient en voiture et restaient quelques jours.

On cultivait de grandes surfaces de betteraves fourragères pour l'alimentation du bétail l'hiver.

le semis se faisait en rayons. Il fallait ensuite éclaircir dans les rangs en utilisant une binette de la largeur de l'écartements entre chaque plant

Il fallait ensuite désherber avec le même outil au mois deux fois. Les grandes fermes embauchaient des bineurs saisonniers dont la plupart venaient du Nord de la France.



**Gérard se souvient :** suite à une importante épidémie de fièvre aphteuse en 1951-1952 qui avait semé la panique dans le village, les écuries devaient subir, chaque année, une désinfection rigoureuse. Au printemps, quand l'écurie était vide, un homme tout habillé de blanc venait badigeonner les murs de grésil avec un vermorel. Les enfants avaient l'interdiction de s'approcher mais ils venaient assister au spectacle, le plus près possible.



### Michel gdd explique

Ces bidons étaient « ramassés » par le laitier qui venait à l'époque avec une voiture à cheval. Les plus grandes exploitations employaient pour ce faire de vachers appelés marcaires qui ne s'occupaient entièrement et exclusivement que des vaches. Ils étaient souvent de nationalité suisse



C'est à cette époque que sont apparues les premières machines à traire électriques qui ont révolutionné la traite qui restait cependant une servitude 2 fois par jour 7 jours sur 7 !

### 552-La traite

Jusqu'en 1957, la ferme Simon a livré son lait à la Coopérative de Chassey. Les burettes étaient ramassées par Bernard Nyfeler qui ensuite a continué avec For-Blanc de Pagny-la-Blanche-Côte. Certains autres cultivateurs travaillaient avec Germain d'Abainville ou Lebert de Cirfontaine.

**Jean-Marie se souvient** : au début, on allait chercher les vaches à la Tirmé 2 fois par jour pour les traire à la ferme. Suivant l'exemple de Jean-Marie Voisin qui avait mis en service une salle de traite ambulante, nous avons construit un abri à la Tirmé qui nous permettait de traire sur place, avec l'aide de Paul et René Potier, père de l'actuel député de Meurthe-et-Moselle : Dominique.

Il faut rappeler que le troupeau empruntait la route puisqu'il n'y avait pas de chemin de ceinture et que l'augmentation très importante de la circulation rendit cette opération très pénible pour les automobiles surtout ceux qui circulaient dans le même sens que le troupeau



### 55-Les vaches laitières

La salle de traite de la Tirmé était équipée d'un trayeuse fonctionnant avec un moteur Bernard à essence. Les burettes étaient ensuite ramenées à l'aide d'un tracteur et d'un caisson à la fontaine bien au frais dans l'eau.

Ce parc avait le grand avantage de disposer d'une source et n'était pas obligé d'installer une éolienne pour pomper l'eau. Je me souviens avoir vu un sourcier avec sa bague de coudrier chercher l'eau



Eolienne



## 553-Le fumier

### et autre amendements



**Simone se souvient** : le tas de fumier était considéré comme un symbole de richesse, car plus le tas était gros, plus il y avait de vaches dans l'écurie. La tante Jeanne disait fréquemment « Ils ont lo sous » Il y avait de 20 à 30 poules devant chaque maison sur le tas de fumier s'il existait

**LE FUMIER** : Il était stocké à la ferme et emmené dans les champs l'hiver sur des voitures à bandage en fer. Le dessus de la charrette était façonné en triangle à l'aide de grandes battes en bois afin d'éviter d'en perdre en chemin. Il était déchargé dans les champs à l'aide d'un « crochet à fumier » et ces tas étaient ensuite étendus à la fourche avant le labour.

**LES AUTRES ENGRAIS** ont commencé à être utilisés à cette époque me semble-t-il : azote, potasse d'Alsace puis engrais dits complets (engrais composés ou engrais ternaires, car ils contiennent trois nutriments essentiels : azote (N) pour la croissance, phosphore (P) pour le développement racinaire et potassium (K) pour la floraison, la fructification et la résistance.

## 55-Les vaches laitières

Le tas de fumier était un véritable buffet à volonté pour les poules. Elles y trouvaient : des larves et des insectes et des grains non digérés. C'était le recyclage avant l'heure

M. le Président a ouvert la séance et a exposé qu'il fallait prendre en considération l'arrêté de Monsieur le Préfet sur la réglementation des dépôts de fumier et des fosses à purin, fixe la date limite au 31 décembre 1961 et charge Monsieur le Maire de prendre l'arrêté pour cette date -

**PV du Conseil du 26 mars 1960** qui précise qu'à compter du 1er janvier 1962, les dépôts de fumier et des fosses à purin ne pourront plus se trouver devant les fermes près de la route. C'est à ce moment que furent installés les premiers évacuateurs à fumier. Ce fut le cas à la ferme Simon en 1962.

### Michel gdd explique

**LES SCORIES** (Potassiques) étaient utilisées aussi avant le labour. Semées d'abord à la main, (il fallait voir le visage des semeurs à leur retour : tout noirs car les scories étaient en poudre fine). Par la suite elle s'est présentée en granulés plus facile à semer à la main et au semoir.

## 554-La reproduction

### Taureau vs Inséminateur

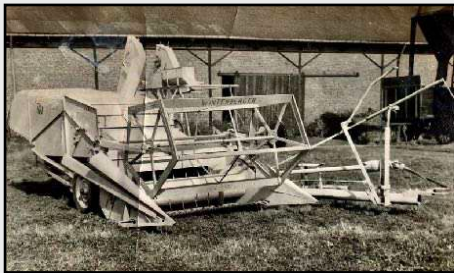


**Pierre se souvient** : les Simon ont du être les premiers à utiliser les services d'un inséminateur; Il s'appelait Marius et venait de Vaucouleurs avec sa 2 CV grise et ses paillettes congelées, utilisées pour l'insémination. Les autres utilisaient ds taureaux qui leur appartenaient ou qu'il leur été prêtés (ou loués ) par des marchands de bestiaux

**Jean-Marie se souvient** : que, grâce à l'insémination artificielle, ils ont pu participer à des concours en étant inscrits au herd-book et obtenir des prix sous forme de médaillons en métal ou de statuettes qui étaient posées sur la cheminée au dessus de la cuisinière Maillard. Il a le souvenir d'être allé avec son père participer à des concours à Gondrecourt, Bar-le-Duc et Verdun durant lequel nous avons logé chez les Hannion.

### Les marques de matériel

**Louis se souvient:** des marques de matériel  
Pour les presses : Thiebaut Coccinelle rouge, Mac Cormick avec un moteur auxiliaire Bernard  
Pour les moissonneuses tractées : Wintenberger  
Pour les automotrices à la fin des années 50 : Massey Ferguson avec un moteur de 403 et Braud également avec un moteur de 403.  
Pour les semoirs : Nodet , Mac Cormick.  
Pour les remorques : Robert, Ferguson.  
Paul Maneaux achetait son matériel à Joinville. Les autres, pour l'essentiel à la CAHO (Coopérative agricole du Haut-Ornain)



## 55-Les vaches laitières



## 56-Michel gdd explique

### L'ELEVAGE

#### LES BOVINS

Chez nous l'élevage bovin était surtout composé de vaches laitières . Elles étaient au parc dans la journée et la nuit en été ». Il fallait les ramener à l'étable 2 fois par jour. Les rues étaient, pour cette raison, souillées de nombreuses bouses... Elles buvaient aux abreuvoirs municipaux lors de leur passage. La traite manuelle avait lieu matin et soir. Le lait était recueilli dans des bidons de 20 litres

## 55-Les vaches laitières

Pour l'entretien des vaches à l'étable, on utilisait des brosses et des étrilles mais cela ne suffisait pas à les rendre propres. En se couchant dans leurs bouses les cuisses étaient, en fin d'hiver, recouvertes de croûtes faite de bouse séchée, ce qui n'était guère appétissant...

#### LES CHEVAUX

Chaque exploitation avait des chevaux de trait utilisés pour tous les travaux nécessitant une traction. Ils avaient à peu près le même sort que les vaches, étaient attachés à l'écurie des chevaux ou, à la belle saison et quand on n'en avait pas besoin, au parc. Leur alimentation différait peu de celle des vaches sinon que les betteraves étaient remplacées par de l'avoine. Leur nombre a diminué progressivement avec l'arrivée des tracteurs.

#### LES COCHONS

Chaque famille élevait au moins 1 cochon et le plus souvent plusieurs. Ils étaient nourris avec du grain concassé, des pommes de terre de moindre qualité cuites dans une chaudière à bois et les eaux grasses (eaux de vaisselle) car à l'époque on n'utilisait pas de détergents  
L'hiver on tuait le cochon à l'extérieur de la maison par égorgement. Le sang était recueilli pour en faire du boudin. L'animal était rasé. Pour cela il existait 2 méthodes, l'ébouillantage ou le brûlage selon l'habitude de chacun. Les quelques jours qui suivaient étaient occupés au découpage, à la préparation de la chair à saucisse, le salage du lard et des jambons qui étaient plus tard fumés dans le fumoir que la plupart des habitants possédait.

Pour passer de la traction animale à la traction mécanique, les différents matériels on été initialement utilisés tels quels, on modifiait seulement le timon ou les limonnières ( brancards )remplacés par un timon très court. Par la suite des outils spécifiques ont été fabriqués pour les tracteurs. L'évolution dans le domaine du matériel agricole a abouti au gigantisme et à la sophistication des engins actuels est impressionnantes !

**Joël raconte**

**55-Les vaches laitières**

**Les vaches noires et blanches**

Dès le printemps, quand l'herbe était bien grasse, on emmenait le troupeau jusqu'aux pâturages, en empruntant la route et les chemins de terre, parfois boueux. Elles avaient tendance à s'échapper ou traîner en chemin, attirées par les bas-côté verdoyants. Qui, à leur place, n'en aurait pas fait autant ? Mais nos bâtons et les chiens étaient là pour forcer l'allure.

Arrivées dans l'enclos, elles s'empiffraient des heures durant. Parfois trop, l'herbe fermentait dans la panse. Elles se mettaient à enfler comme des montgolfières prêtes à s'envoler ou à exploser. Il fallait faire venir le vétérinaire de toute urgence, lui seul possédait un trocart, une sorte d'aiguille de seringue géante, qui libérait d'un coup l'air emprisonné, dans un sifflement salvateur. Sinon, elles étaient bonnes pour l'équarrissage.

Elles passaient l'hiver au chaud, alignées dans une étable, blanchie et désinfectée à la chaux, attendant le moment de la distribution du foin et des betteraves, meuglant à l'heure de la traite pour qu'on les libère de leur trop-plein de lait.

Ça sentait bon le fumier, une odeur qu'on ramenait sur soi le soir à la maison. J'étais souvent chargé d'aller chercher le lait sorti tout frais du pis de la vache, dans des marmites en fer blanc. Ma mère le faisait bouillir dans une casserole, toujours la même, avec au fond l'anti-monte-lait. Elle n'oubliait jamais de récupérer la peau du lait bouilli, qu'elle utilisait en fin de semaine pour son fameux gâteau à la crème de lait.

Quand la météo le permettait, les vaches étaient autorisées à brouter dans le pré juste à côté, simplement prendre l'air.

Les vaches étaient classées par ordre de taille et de sexe : les veaux, les génisses, les vaches qui avaient déjà été maman et le taureau reproducteur, uniquement chargé de saillir. Neuf mois après, elles mettaient bas. Ça pouvait arriver à n'importe quel moment, il fallait donc surveiller pour éviter les complications. Auquel cas, ma mère partait, parfois en pleine nuit, donner un coup de main pour sortir le veau fripé du cul de la vache. Quand la vache avait fini de lécher le corps de son bébé englué de placentas, on frictionnait le veau énergiquement avec un bouchon de paille pour le réchauffer, jusqu'à ce qu'il se dresse sur ses 4 pattes.

Dès le printemps, quand l'herbe était bien grasse, on emmenait le troupeau jusqu'aux pâturages, en empruntant la route et les chemins de terre, parfois boueux. Elles avaient tendance à s'échapper ou traîner en chemin, attirées par les bas-côté verdoyants. Qui, à leur place, n'en aurait pas fait autant ? Mais nos bâtons et les chiens étaient là pour forcer l'allure.

## 57-Joël raconte

## 5-Les cultivateurs

### Les récoltes d'été

La fenaison se faisait en 3 coupes étalées sur les 3 mois d'été. L'herbe devait être sèche à souhait, sinon elle fermentait. C'est là que le baromètre entrait en jeu. L'observation du ciel et les dictons également. Les bulletins météo annonçant la pluie au dixième de millimètre près, n'existaient pas.

Nous attendions le jour des premières moissons avec impatience. On n'était jamais trop de bras pour récolter entre 2 averses. Nous hissions les bottes de paille sur les remorques à bout de bras avec des fourches à 3 ou 4 dents, de plus en plus haut, jusqu'à ce que le tas dépasse les échelettes.

Le retour en tracteur se faisait avec une ribambelle de minots perchés en haut du chargement. Quand l'orage menaçait, on n'avait pas le temps de ramasser, on les empilait en meules au milieu du champ,

### La forge

C'était là qu'on affûtait les lames, qu'on tordait les ferrailles, qu'on les soudait l'une à l'autre à coup de marteau sur l'enclume. Les Simon réparaient eux-mêmes les pièces de machine agricole cassées.

Nous, les enfants, les arpètes, avions un rôle indispensable. On devait tourner la manivelle qui attisait la braise, sans discontinuer. Sans nous, le fer n'aurait jamais rougeoyé suffisamment pour devenir malléable sur l'enclume.

En cachette, on s'amusait à imiter les grands et forger des épées de Lancelot, qu'on n'utilisait jamais parce qu'on avait raté. Dommage, les épées en bois étaient moins fatales.

## 58-Les femmes dans le monde rural et agricole

## 5-Les cultivateurs

### Joël partage son ressenti

Comment ne pas évoquer le rôle que tenaient les femmes dans le monde rural à cette époque ? On ne disait pas de l'épouse d'un cultivateur qu'elle était « cultivatrice », elle était au mieux « mère au foyer », l'équivalent de « femme sans emploi ». Pourtant, elle n'avait que l'embarras du choix pour employer ses journées : la cuisine, les enfants, la maison, la ferme. Toujours active et sur tous les fronts, de l'aube à la nuit noire.

Qui, à sa place, aurait trait les vaches tous les jours deux fois par jour, nourrit les poules le cochon les chiens les lapins quotidiennement, planté bêché récolté mis en bocaux les légumes pour nourrir sa horde d'affamés, aidé aux foins aux moissons à tous les travaux attribués aux hommes, en terme de mérite ? Certes, elles ne portaient pas les sacs de 100 kg, conduisaient rarement le tracteur, n'enfonçaient pas les piquets de parcs à coup de masse. Le sexe faible se contentait discrètement des tâches « subalternes », indispensables mais invisibles.

Parmi ces tâches, celle d'enfanter, d'assurer la descendance. La méthode Ogino (abstinence en période féconde) n'empêchait pas les grossesses à répétition. Comparée à moult familles nombreuses du village, la fratrie Collot paraissait chétive, comme un lot de 3 enfants uniques nés d'une même mère.

Ma Tata Suzanne qui mit au monde neuf enfants, est à mes yeux, l'exemple le plus flagrant de ces « Mère Courage » anonymes. Elle accouchait à domicile, sans assistance médicale, ni péridurale. A l'ancienne, la sage-femme locale faisant office de corps médical. Le lendemain ou presque, elle s'occupait des vaches.

On peut imaginer les nuits de sommeil écourtées, hachées, avec un bébé en pleurs, réclamant sa pitance lactée toutes les 4 heures. Les langes en coton qu'il fallait ébouillanter dans les lessiveuses pour éviter les fesses rouges aux nouveaux-nés.

Quand un cultivateur décidait d'investir, la priorité allait à l'achat d'une machine agricole, un tracteur, une faucheuse, qui permettrait d'économiser du temps et de l'effort, plutôt qu'à la machine à laver, pourtant symbole de modernité. L'eau à 8 degrés du lavoir municipal suffisait bien. Le linge sale, et dans une ferme Dieu sait qu'il se salit vite, était savonné, re-savonné, rincé, séché, repassé, plié, rangé, chaque semaine. Faire la lessive était un sacerdoce.

### Joël partage son ressenti

Mon frère Gérard me faisait remarquer qu'on ne voyait pas de fauteuil dans les fermes, ni de canapé. Pour quoi faire, se reposer ? Un luxe de citadin ! Toutefois, les hommes avaient droit à des temps de loisirs, la chasse, la pêche, l'apéro-belote au café. La femme, pour se prélasser, tricotait des caches-nez, des passe-montagnes pour ses chérubins, reprisait les chaussettes trouées tout en papotant.

Heureusement, dans les familles nombreuses, les grands s'occupaient d'éduquer les petits, un moyen de soulager les mères dans leur emploi du temps overbooké. Surtout, pour ne pas dire uniquement, les grandes sœurs, dévouées, bonnes à tout faire au sens propre du terme, factotums du travail ménager au sens large du terme. Grâce à elles, les petits devenaient grands, arrivaient en âge de faire des études, lycée, école professionnelle, université. Les parents se sacrifiaient pour que leurs enfants aient un bon métier, réussissent. L'aîné reprendrait la ferme. Les filles feraient l'école ménagère. Elles trouveraient bien à se marier.

Les grand-mères également mettaient la main à la pâte, leur grand âge leur épargnant les travaux trop éprouvants physiquement. L'espérance de vie était faible. La vie des femmes, de cultivateurs en particulier, n'était vraiment pas de tout repos dans nos villages. Se plaignaient-elles ? Non ! C'était ainsi, c'était normal.

Le 29 avril 1945, les femmes votaient en France pour la première fois. Combien de femmes élues dans les conseils municipaux ? Seraient-elles moins compétentes que les hommes pour gérer une commune ? Non !

Dans son propre foyer, c'était souvent la femme qui détenait le vrai pouvoir des cordons de la bourse. Dans notre famille, me confiait Gérard, quand ma mère disait : « Albert, faudrait quand même faire la facture pour untel ! », mon père faisait un brouillon, ma mère le tapait de son doigt expert sur la machine à écrire Jappy et décidait du montant final en fonction de la situation financière du client. Quand mon père présentait la facture au client, c'était sa femme qui sortait les billets.

En ces temps de vaches maigres, tout se payait en « cache ». Car, contrairement à aujourd'hui, l'argent ne se cachait pas dans des cartes bleues, mais dans des enveloppes de billets de banque que les femmes cachaient secrètement sous une pile de drap, pour être sûres de les dépenser à bon escient. Et les feignants qui empruntaient à la banque ne s'en vantaient guère. Ce fut le cas pour notre Simca Aronde Chatelaine achetée neuve.

Soixante ans plus tard, devant tant de courage et d'abnégation, scotché par ce sens de la cohésion familiale qu'avaient ces femmes, moi je dis : « Chapeau bas, Mesdames ! »

## 59-Le berger

En accord avec son employeur, Charles gardait les doubles ou les triplés pour lui et il s'est ainsi constitué, au fil des années, un important troupeau. Par la suite, il a fait l'acquisition de terrains. Une belle promotion.



image IA



image IA

## 5-Les cultivateurs

**Pierre se souvient** : dès l'âge de 14 ans, Charles Engler venait à pied depuis un village d'Allache et parcourait à pied quelque 250 km avec une centaine de moutons pour rejoindre son employeur, cultivateur à Tréveray. Il était nourri le soir chez les cultivateurs et dormait dans sa roulotte. Ces derniers fournissaient également la nourriture pour les chiens en contrepartie du pâturage qui servait de fumure. Charles repartait le soir, parfois au fond de Haye en s'éclairant avec une lampe de poche. Il déplaçait les barrières tous les jours.

**Simone se souvient** : le berger communal avait sa maison, transformée ensuite en salle des fêtes. Il déplaçait son parc pour apporter de la fumure de mouton sur les terrains cultivés. Il était nourri chez les cultivateurs. Tout a changé quand Charles Engler est venu d'Alsace. Il logeait dans sa roulotte.



## Joël raconte

### Charles le berger

Quand la météo devenait trop insupportable, mes parents offraient le gîte et le couvert au Charles, un berger qui faisait paître ses moutons autour de Luméville, à la demande des paysans. Le Charles vivait dans une roulotte en bois aménagée à la spartiate, faisant penser à celles des bohémiens dans les films de Joselito, si ce n'est que les roues avaient des pneus. J'aimais l'écouter raconter ses histoires de laine et de moutons, avec son accent alsacien.. Mes parents l'avaient à la bonne, le Charles. Et moi également.

## Michel gdd explique

Les moutons : Il n'y en avait que très peu dans mon village. Par contre des moutonniers venaient du printemps à la fin de l'été avec leur troupeau d'assez loin parfois pour pâturer des zones non cultivées et « fumer » les parcelles où ils étaient enfermés la nuit dans des parcs faits de barrières en bois que l'on déplaçait chaque jour ou chaque deux jours